



+ Homélie du 4^{ème} Dimanche de Carême 2007
Par le Père Matthieu Vassal

* * *

Un homme avait deux fils.

Ainsi commence notre parabole.

Ce père n'avait pas un seul fils. Il en avait deux.

Deux fils qui, la suite de la parabole va nous le dire, sont différents. Ils sont différents par leur itinéraire, leur comportement, leurs centres d'intérêts.

Non pas un fils seul. Un clone de lui-même. Mais deux fils, et différents jusqu'aux extrêmes. Deux dans leur genre vraiment originaux.

Le cadet, c'est un rebelle, un dépensier. Il veut faire la révolution. Il veut courir l'aventure, la vraie vie, débarrassée des contraintes et des pesanteurs. Il veut tout & tout de suite. Il veut la liberté. Mais le père qui est devant lui est un obstacle. Alors il exige sa part d'héritage. Exiger sa part d'héritage, c'est un peu tuer son père. Car en principe, pour hériter, il faut que la personne dont on hérite soit morte. Cette sorte de refus du père, par sa négation, par émancipation de son influence, c'est ce que certains appellent sans tellement exagérer le « meurtre du père », ou la « société sans père ». On connaît l'histoire de cette lame de fond qui a commencé au 18^{ème} siècle avec la philosophie des Lumières qui passe par toute sorte de barricades & qui nous dit que pour être vraiment libre et maître de nos destinées, il faut éliminer le père et prendre sa place.

Il n'est pas la peine de nous étendre sur le résultat, après deux siècles de cette élimination du père. Un philosophe contemporain a qualifié de « triomphal désastre » la situation de l'homme moderne en plein désarroi : triomphal, car effectivement, notre révolutionnaire s'est exalté, élevé dans une splendide supériorité. Mais désastre car c'est finalement à une situation d'auto-destruction qu'aboutit notre prométhée libéré. Il est devenu un solitaire angoissé, aux prises avec la spirale de l'absurde et du non-sens, sans pouvoir s'en sortir. Il a tout perdu, il n'est plus chez lui, il est exilé, loin de sa maison et il ressent un grand trou, un grand vide, un grand creux : celui de la faim. Il va chercher à combler cette faim par divers « substituts du père » : il trouve un habitant du pays qui le fait travailler sur son domaine. Il y en a beaucoup, de ces employeurs qui sont heureux d'accueillir ces fils perdus, il y en a beaucoup : la raison toute puissante, le mythe du progrès qui va tout résoudre, le tout scientifique, il y en a d'autres : l'argent, la course à la gloire médiatique, les drogues, le plaisir sexuel sans limites... Ils se bousculent et ils nous promettent de combler le grand vide que le fils éprouve lorsqu'il veut congédier Dieu et son Père.

Ne passons pas à trop vite sur cet épisode des porcs, dont la nourriture fait envier notre aliéné consentant. La culture juive fait du porc l'animal impur par excellence. Être au milieu des porcs, c'est vraiment le sommet si l'on peut dire d'une certaine forme de déchéance. C'est être coupé de tout lien humain. Son humanité est défigurée.

Quant à l'autre fils, l'aîné, si on examine d'un peu plus près, c'est différent, mais est-ce que c'est vraiment mieux ? Ce fils aîné, c'est vrai qu'il a des principes fermes, c'est un champion de l'obéissance et de l'ordre. Il a le sens du service. Il a toujours servi son Père, sans discontinuer. Il n'aime pas beaucoup la fête et la fantaisie, ni le rire. Il n'a jamais osé demander à son père d'organiser une petite fête avec ses amis. Lui, c'est un travailleur, un hyperactif. Quand son frère le révolutionnaire revient, il est aux champs, en plein travail, dans la sueur & l'effort. Et en définitive, la fin de la parabole nous fait découvrir que c'est un conformiste, victime d'une étroitesse d'esprit. Il lui manque la compassion. On dirait qu'il est dans une relation de fusion avec son père. « Tout ce qui est à moi est à toi. Tout ce qui est à toi est à moi. »

Et le Père, que fait-il face à cette progéniture bien contradictoire ?

Ce père, que Jésus nous révèle dans cette parabole, il n'est autre que notre père et notre Dieu à nous.

Ce père, il a le cœur brisé & bouleversé de voir son fils rebelle revenir vers lui. Il guettait son retour chaque jour. Il court à sa rencontre quand il le voit arriver. Et il n'hésite pas à organiser une fête en l'honneur de ce pécheur.

Et avec son fils aîné qui reste au dehors, qui crie sa colère et dénonce l'injustice, le père supplie, nous dit la parabole.

Supplier : ce mot veut dire beaucoup de choses dans le langage de la Bible. Supplier, c'est se mettre à genoux devant son fils, se prosterner même devant lui, se répandre en larmes pour le faire fléchir. C'est quand même insolite et humiliant pour une personne qui joue le rôle de patriarche et de haute autorité paternelle dans la société juive du temps de Jésus.

En fait, ce père, il aime ces deux fils. Il sort pour aller au devant de l'un et de l'autre. Il les aime non pas malgré leurs différences, non pas sans leurs différences, mais dans leurs différences, avec leurs différences, pour leurs différences même.

Le Père, il aime chez son fils rebelle, son côté rebelle justement. Parce qu'il y a quelque chose du rebelle dans l'être même de Dieu dont la parole, le message, l'évangile vont toujours un peu à contre-courant & en contradiction, en rébellion avec l'esprit du monde environnant. Oui, l'Église de Dieu et le chrétien sont envoyés dans un monde où l'évangile doit rayonner comme un ferment rebelle de subversion dans la société.

Le fils rebelle a fini par découvrir que sa rébellion cachait en réalité un égoïsme et un orgueil et que pour être un vrai rebelle, il faut l'amour de charité et le don de la soi.

C'est un peu la même chose pour le fils aîné, le spécialiste de la fidélité et du service. Ce que le père aime dans ce fils aîné qui est resté sous son toit, assidu à son service dans une fidélité filiale sans défaut, ce qu'il aime, c'est la fidélité filiale de son fils Jésus lors de sa passion, qui ne recule pas devant l'obéissance totale, jusqu'à la mort, à la volonté de son père qui veut que tous les hommes soient sauvés.

Mais ce fils aîné a découvert qu'il manquait à sa fidélité et à son sens du service beaucoup de chose, et peut-être le plus important : la joie d'abord, qui fait accomplir le service dans la bonne humeur et le contentement. Et aussi la liberté, qui fait de la fidélité non pas une contrainte, un étai qui resserre et fait mal mais un amour spontané de ce qui est beau et bien.

Fidèle ou rebelle : Dieu demande à ses fils qui veulent vraiment être ses fils de ne pas être l'un OU l'autre, mais l'un & l'autre à la fois. Et il veut que nous purifions nos fidélités et nos rebellions de nos enthousiasmes débordants, car ils sont souvent le masque de nos égoïsmes ou de nos peurs. Les deux fils ont découvert que ce qu'ils croyaient être leur liberté et leur bonheur était en réalité des esclavages non avoués.

L'un a découvert qu'on n'est pas rebelle sans l'amour.

L'autre que le service et la fidélité ne vont pas sans la liberté et la joie.

Que cette joie qui est un peu celle qui nous est donnée dans ce dimanche, le dimanche de la mi-carême soit aussi notre joie, joie de la découverte de la vraie liberté et de la véritable charité dont cette eucharistie est le signe. Et joie qui relance notre marche vers pâques.